Luxembourg

MARIANNE BRUN

Dans les salons feutrés du Lausanne Palace où Alexia Schneider lui avait donné rendez-vous, Hélène s'était retrouvée face à un petit bout de femme en manque de reconnaissance qui semblait encore bouleversée par ce qu'elle avait fait dix ans plus tôt. Elle s'en voulait d'avoir arraché son fils à son père. Comme un fait exprès, elle était à présent atteinte d'une maladie auto-immune qui lui rongeait les articulations et la rendait immobile. Elle marchait en s'appuyant sur une béquille et vivait dans ses souvenirs. Ceux de ses soirées en discothèque avant de rencontrer son mari ou ceux de ses balades avec lui, en rollers le long des plages. C'est elle qui lui avait offert la paire qu'il utilise toujours. Une amie, récemment en vacances à Tel-Aviv, l'avait pris en photo. Alexia a sorti son téléphone pour la montrer à Hélène. Un homme, la petite quarantaine, souriait avec bienveillance à l'objectif, les mains dans le dos, en costume noir, papillotes, barbe et Borsalino, avec de vieux rollers blancs à quatre roues aux pieds. C'est comme ça qu'il sort encore aujourd'hui avec son groupe de Loubavitchs pour proposer des téfilins aux passants.

Au fil de ses questions, Hélène avait compris combien Alexia Schneider avait aimé cet homme. C'était un type un peu ombrageux qui avait été marqué par le décès de son oncle. Alors qu'il était laïque, elle l'avait vu se réfugier dans la religion avec d'autant plus de ferveur que leur fils était né avec un rein en moins. Un rabbin mal intentionné avait profité de sa fragilité. Sous couvert d'assurer sa protection spirituelle, il en avait fait son homme de main. Il lui demandait de surveiller les groupes d'appels à la prière dans les rues commerçantes, les places publiques ou le hall des arrivées de l'aéroport Ben-Gourion. Il lui ordonnait de traverser le désert à bord de minibus estampillés aux couleurs du Roi Rabbi, de faire des ablutions dès le réveil, de partir en Farbrenguen… Et il obéissait. Aveuglément. Alexia en avait été jalouse. Maladivement jalouse. Elle en parlait encore la gorge serrée. Cependant, elle avait toujours gardé espoir que son mari change, du moins qu'il se désintéresse de la religion une fois qu'il en aurait fait le tour. Elle avait attendu et, pendant ce temps, elle l'avait couvert, protégé, excusé – au point de se mettre toute sa famille à dos.

«Pourquoi est-ce qu'il n'y a rien de tout ça dans ton livre?»

Elle l'avait écrit pour son fils. Pour qu'il sache et qu'il se fasse sa propre opinion sur son père. Elle savait qu'il retournerait le voir un jour – tous les enfants retournent vers leur père. C'est pourquoi elle s'en était tenue aux faits, rien qu'aux faits, pour qu'on ne lui reproche jamais d'avoir pensé du mal de cet homme.

«Je comprends mais, disons qu'en faisant ça, on le voit plutôt comme un cliché. C'est le pur juif loubavitch, bête et borné… C'est dommage, non?

– C'est ce qu'il est devenu.

– Oui, mais dans ce cas-là, on se demande ce que tu lui as trouvé pour te marier avec lui, et pourquoi tu es restée… Dans ton livre, il change brusquement, comme si on lui avait jeté un sort. À partir de là, tu es confrontée à une espèce de secte qui l'instrumentalise, et le tout se déroule dans un contexte géopolitique particulier, avec des attentats, à Tel-Aviv, ça pète dans tous les sens… On dirait que tu as été piégée par surprise, tu comprends? Alors qu'en fait, il n'en est rien. Ton histoire a dégénéré lentement et tu as laissé faire. Tu as laissé faire… par amour pour cet homme… Je me trompe?»

Elle avait apporté une dizaine de photos. Elle y était souriante. C'était une belle femme à l'époque. Sportive. Coquette. Elle l'était restée. Malgré son handicap, lors de ce rendez-vous au Lausanne Palace, elle portait des baskets pailletées à talons compensés. Son mari, quant à lui, sur les photos de leur vie commune, paraissait écrasé sous la casquette qu'il ne quittait plus. Hélène avait été saisie par la mélancolie de son regard. Au fil de sa radicalisation, sa barbe poussait, sa casquette était remplacée par une kippa, et ses tenues de sport par un costume noir et une chemise blanche d'où pendaient des ficelles. Un dernier cliché le montrait assis à table, près du rabbin, sur un siège bien trop bas pour lui, peut-être un tabouret.

Alexia a repris l'une des photos et, après l'avoir contemplée une dernière fois, l'a reposée sur les autres clichés étalés sur la table basse entre les verres d'eau minérale. C'était celle de leur mariage. Elle y était incroyablement frêle dans les bras de cet homme. Aussi blonde qu'il était brun. Aussi menue qu'il paraissait puissant. Elle s'est mise à pleurer.

Une nuit, sous les étoiles du Moyen-Orient, elle lui avait demandé s'il connaissait le mythe du bain rituel. Il avait souri sans comprendre. Elle lui avait alors raconté qu'à l'aube de leur mariage, les futures épousées s'immergent dans l'eau courante d'une rivière pour se purifier avant de s'offrir à leur mari. En guise de démonstration, elle lui avait demandé de l'attendre sur le sable et elle s'était avancée, nue, dans la mer. C'était grandiose.

Alexia Schneider a marqué une pause pour contenir son émotion. Puis elle s'est penchée vers Hélène avec un regard dur.

Quand elle est entrée dans l'eau, cette nuit-là, elle était à mille lieux de se douter que les juives ultra-orthodoxes, à Tel-Aviv comme dans le reste du monde, suivaient encore cette vieille pratique, et qu'elle serait, elle, bientôt contrainte par son mari, alors si parfaitement innocent, de se rendre au *mikvé* chaque mois après ses règles. Là, dans ce bain public qui avait en tout l'apparence d'un SPA d'hôtel de luxe, avec ses plantes vertes, son éclairage tamisé, ses belles cabines en bois, une femme la ferait se déshabiller intégralement et inspecterait ses cheveux, ses mains, ses pieds, ses ongles, son sexe, sa bouche, ses dessous de bras, avant de l'autoriser à descendre les quelques marches d'un petit bassin d'eau douce et de surveiller son immersion complète, ce qui lui permettrait de certifier à son mari qu'elle était lavée de toute impureté et qu'il pouvait la prendre le soir-même et recommencer ainsi tous les soirs de Chabbat jusqu'à ce qu'il l'ait enfantée.

«Nous sommes des âmes sœurs et je suis le gardien de ton âme», lui avait-il murmuré en la demandant en mariage. C'était au lac de Tibériade. Elle tenait ses escarpins à la main. Elle avait fini de gravir la colline pieds nus dans les odeurs de myrrhe et de bougainvilliers. La vue était à couper le souffle sur cette terre biblique. Il avait pris l'anneau de sa canette de soda pour la lui passer au doigt.

Malgré les belles scènes qu'elle venait de collecter, Hélène savait qu'il lui manquait beaucoup de situations pour que son récit soit crédible. En commandant une coupe de champagne pour Alexia qui en mourait d'envie, elle repensait aux photos étalées devant elle sur la table basse. Elles ne représentaient que des gens en gros plans. Des portraits. On n'était pas encore à l'ère du selfie et chacun posait sous le regard de l'autre. En face à face. Offert crûment. Mickaël, Alexia, leur bébé dans son lit cage. Mickaël devant le lac de Tibériade. Alexia à table dans sa cuisine. Le bébé dans son lit cage. Et encore le bébé dans son lit cage. On ne voyait jamais le décor. Hélène était incapable de dire à quoi ressemblait leur intérieur à Tel-Aviv. À peine avait-elle aperçu le mobilier de la cuisine. Même le lac de Tibériade était anecdotique sur la photo, Mickaël y prenant tout le cadre. Ces portraits tenaient le rôle d'icônes dans la vie d'Alexia. Elle les contemplait pour implorer leur pardon et les conservait comme elle aurait aimé conserver près d'elle ces êtres qui lui avaient été chers, avant que tout bascule. En aucun cas ils ne témoignaient d'une époque, d'un lieu ni d'une atmosphère. Pour Hélène, ils n'avaient aucune vertu documentaire. Elle avait donc repris la parole pour rappeler à Alexia Schneider qu'elle n'était ni psychologue, ni jurée de cours d'assise, elle n'était pas là pour la juger ni la consoler, mais pour construire une histoire. Et pour ce faire, elle avait besoin d'un peu plus de matière.

«C'était comment, chez ce rabbin? Ça ressemblait à quoi?»

Mais Alexia ne parvenait pas à décrire les lieux, ni les gens, leur comportement, leurs attitudes. Elle restait enfermée dans ses émotions, sans comprendre où Hélène voulait en venir. Hélène s'était résignée à ne pas lui en demander plus. Elle inventerait. Mettre du faux pour faire plus vrai – la routine scénaristique.

Alors qu'Alexia trempait ses lèvres dans les bulles de champagne, Hélène s'était dit que, quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas qu'elle oublie ça – ce moment-là, cette femme face à elle, qui lui montrait les photos les plus intimes de sa vie et qui pleurait en les regardant. Cette femme qui regrettait.

«Qu'est-ce que ça fait du bien!»

Alexia avait reposé son champagne pour se remettre du rouge à lèvres.

«Un peu de couleur ne nuit pas. Il vaut mieux faire envie que pitié!»

Les producteurs avaient informé Hélène que l'agent d'Alexia Schneider leur avait donné carte blanche. Hélène a attendu qu'elle range son tube pour lui expliquer qu'elle s'engageait à ne rien dénaturer, même si elle ne retiendrait pas tous les faits réels qu'Alexia exposait dans son livre et qu'elle réinventerait la dimension intime de son couple, rentrerait dans son lit et dans sa tête ainsi que dans celle de son mari. Elle souhaitait restituer ainsi une histoire poignante dans laquelle il n'y aurait ni gentil, ni méchant, ni bourreau, ni victime – seul un formidable récit à échelle humaine, complexe comme peut l'être la vraie vie.

Alexia a acquiescé. Ce serait formidable. Ni bourreau ni victime. Puis elle s'est reprise.

«Mais on me reconnaîtra?»

biblio

Fondre

BSN Press, 2018.

La Nature des choses

L'Age d'homme, 2016.

L'Accident

L'Age d'homme, 2014.

PHOTO MADELEINE ROY

bio

Née en France en 1973, Marianne Brun a étudié à la Sorbonne avant de s'installer en Suisse en 2004, d'abord à Lausanne puis à Zurich. Scénariste et consultante littéraire, elle a notamment travaillé avec Germinal Roaux sur le multiprimé *Left Foot Right Foot* (2014), ou avec Camille Budin pour *Grand et Petit* (2018), sélectionné à Vision du Réel.

Le texte que nous publions ici est extrait de son prochain roman, en cours d'écriture: dans *Luxembourg*, une scénariste, mandatée pour écrire un film basé sur des faits réels, découvrira jusqu'à quel point on l'oblige à mentir pour faire plus vrai. Marianne Brun creuse ici un sillon qui la hante, celui des failles des adultes, des liens parentaux souvent défaillants et de leur pouvoir toxique. Après *L'Accident*, roman poignant du désamour maternel, elle signait *La Nature des choses*, où sa jeune héroïne trouvait chez ses voisins âgés un refuge, une évasion hors d'un quotidien délaissé. Quant à *Fondre*, son dernier roman, il retraçait sans temps morts le parcours tragique d'une jeune coureuse de fond somalienne. Autant de textes sensibles et percutants, subtilement féministes. **APD**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*
le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse.
Voir www.lecourrier.ch/auteursCH
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].